

LES DOYENS DE NOS RETRAITÉS

dans la
Provence belge
avec FRANÇOIS PENIS...

Rasé de frais, les joues vermeilles, moustache blanche à la gauloise, tel nous apparut François Penis, notre quasi-centenaire de Saint-Mard. Un vieillard, oui, mais alerte en diable, et qui, chaque matin, accomplit sa petite promenade, fume la pipe, joue au « couyon », cause « dru » et, sur le coup de midi, à chaque jour que Dieu fait, vous boit gaillardement un plein verre de jus de raisins ! Pardi, ne sommes-nous pas dans la « Petite Provence », au « Bon Pays », comme on appelle encore la Gaume ? Et Torgny n'est pas loin, Torgny avec ses vignobles, son climat « méditerranéen » et, bien sûr aussi, « sa » cigale !

Et du Gaumais — ou du Gaumet, à votre choix — François Penis a le geste nerveux, l'à-propos guilleret et facile : « Me voici arrivé comme les poussins de la Toussaint ; on a encore bon pied, pour sûr, mais on a changé de couleur ! » Fébrilement, je gribouille ce morceau d'anthologie, tandis que deux yeux malicieux me scrutent. « Ah ! ah ! je pourrais vous en dire des choses ! Vous pourriez écrire un « manuscrit » sur ma vie ! »

François Penis est né le 29 juin 1862. Le 24 octobre 1881, il entrait comme manœuvre à la remise de Latour. Pas pour longtemps, malheureusement, car notre héros tire le « mauvais numéro » (le 49, tient-il à préciser). Et le voilà dans l'Armée pour deux ans et demi.

En novembre 1884, le soldat de 1^{re} classe Penis est démobilisé. Quelques mois au pays des « Baudets » en qualité de chauffeur de locomotives, puis il subit, en 1887, à Arlon, l'examen de machiniste. « Faut vous dire, fait ici François Penis, que je n'avais jamais manqué une théorie ! Aussi n'ai-je pas raté une question... C'est moi qui ai le mieux réussi ! » ajoute-t-il fièrement.

La voix s'échauffe, les prunelles brillent. Mais cette conversation — notre curiosité, plutôt — ne va-t-elle pas fatiguer le brave homme ? Sa fille, très gentiment, tient à nous rassurer. « Oh ! que non ! s'exclame-t-elle. Il n'est rien qu'il aime autant que de raconter ses souvenirs ! C'est un plaisir que vous lui procurez ! »... Des souvenirs, pareille vie, en vérité, doit en être remplie !

Et remontent-ils à loin, les souvenirs de François Penis ! Si loin que nous nous croyons embarqués pour un extraordinaire voyage dans le Temps !

Ce sont d'abord des histoires qui lui viennent de son père, « un homme costaud », souligne-t-il. (Ses yeux, soudain, s'embuent.) Puis des histoires de son grand-père « qui a vu les derniers Sans-Culottes ». Et des histoires à lui aussi, bien entendu. A quatorze ans, ne travaillait-il déjà pas comme « mousse » au terrassement de la ligne de chemin de fer de Virton à Athus ? « C'était le temps, nous apprend François, où l'on avait tué le dernier loup de la région. »



Histoires tantôt drôlatiques — comme ce voyage à Vichy de 1940 « avec un jambon sur le dos », — tantôt émouvantes — comme cette rencontre avec le « père » Docq, qu'il avait connu à Saint-Mard, il y a de cela un demi-siècle. Et le rail, dans cette merveilleuse procession de souvenirs, occupe évidemment une place d'honneur. Après quarante années de service, comment pourrait-il en être autrement ? « Même dans ses rêves, nous dit sa fille en confidence, les machines, aujourd'hui encore, l'emportent sur les lignes ».

Cinq fils, dont trois furent des cheminots — l'un d'eux est d'ailleurs toujours en service — et la plus magnifique famille de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants qu'on puisse imaginer ; avec cela, une vieillesse tranquille, heureuse, saine, prometteuse : François Penis, les hommes envient votre destin !

Et maintenant, bien sûr, il reste à vous souhaiter beaucoup d'années encore à vivre ; vous êtes sur la bonne voie, croyez-nous ! Et à souhaiter aussi que tous les petits Penis, ceux d'aujourd'hui et ceux qui viendront après vous, continuent bravement votre histoire, la belle et généreuse histoire que vous avez écrite pour nous, là où chante « la » cigale, dans la Provence belge !

Dans notre numéro du mois d'août dernier, nous vous avons parlé des doyens de nos retraités : M^{me} VIELVOYE, de Herstal ; M^{me} CAMBIER, de Blaton, et M. DOCQ, d'Evere.

M^{me} VIELVOYE (104 ans) est sur la bonne voie pour devenir la doyenne du pays ; M^{me} CAMBIER (103 ans) et M. DOCQ (100 ans) sont, eux aussi, toujours en bonne santé.

Aujourd'hui, nous vous présentons deux anciens machinistes âgés respectivement de 99 et de 98 ans.

...et au pays de la Foire aux amoureux avec ERNEST RENIER

S'il est une richesse dont Arlon, à juste titre, est fière, c'est bien sa remuante et joyeuse jeunesse. N'est-ce pas ici, en effet, que l'on voit se dérouler, les premiers jeudis de décembre et de janvier de chaque année, ces turbulentes foires aux amoureux et aux accordailles, dont on chercherait vainement les pareilles dans le folklore de notre pays ? Mais, aujourd'hui, il est un autre trésor, encore, dont s'enorgueillit l'antique cité d'Antonin : je parle de son doyen d'âge, le sage Ernest Renier, lequel, de surcroît, est un cheminot retraité.

On nous avait dit : « Le père Renier, c'est l'homme au canari ». Nous connaissions l'Homme au Parapluie et l'Homme à l'Imperméable, mais de l'Homme au Canari, nous ignorions tout — ou presque. Aussi est-ce avec une certaine curiosité que nous prîmes la direction de la rue des Déportés.

En fait, le canari n'est pas une légende. Sitôt introduits dans la demeure, nous fûmes accueillis par les plus ravissants tremolos du monde. Ravis, nous nous approchâmes du charmant animal, tandis que l'aïeul, que notre attention comblait d'aise, nous en vantait les mérites et le charme. « Et il chante comme ça tout le temps ! », assura-t-il avec une légitime fierté.

« Un jour, nous expliqua la fille de notre hôte, ne voilà-t-il pas, à la suite d'on ne sait quelle négligence, que notre canari s'enfuit dans la ville ! Ah ! ce fut un beau branlebas, mes amis ! Tout le quartier avait pris le sentier de la guerre. Et le plus extraordinaire de l'histoire, c'est qu'on retrouva le petit fugitif, oui, le soir même, sur une branche, parmi les arbres que vous voyez là-bas ! »

Ernest Renier souffre d'une légère surdité ; pourtant, aucune de nos paroles ne lui échappe. En fait, il donne l'impression de lire sur les lèvres comme dans un livre ouvert. Parlons-nous machines, son visage s'éclaire tout à coup ! Il n'a qu'un regret, confie-t-il, c'est de n'avoir pas conduit les diesels électriques !

Des souvenirs, lui aussi, il en est chargé, le brave Ernest Renier ! Par exemple, il se rappelle très bien cette visite que fit à « sa » machine, à Florenville, dans les premières années d'après la guerre 14-18, le roi Albert ! « Et croyez qu'il n'avait pas peur de se salir, le grand Roi ! On est resté à causer, là, devant le foyer, pendant cinq bonnes minutes ! »

Le 9 janvier 1963, Ernest Renier entrera dans sa centième année. S'il est pensionné depuis 1928, son

ardeur de cheminot n'a pas faibli pour autant. Quarante-deux ans et sept mois passés dans la maison du rail, voilà bien un séjour qui vous marque !

Tandis que le photographe prépare son appareil, notre aïeul s'enquiert de la date à laquelle sortira notre article. Mais, soudain, son visage paraît se rembrunir. Quel souci, quel ennui l'assaillent-ils ? Nous suivons la direction de son regard... : le canari ! Mais bien sûr, le photographe n'oubliera pas le canari !

Alors un sourire ineffable éclaire le visage d'Ernest Renier, un sourire reconnaissant — merveilleux. Et ce sourire nous gagne, gagne les choses ici présentes, gagne la maison tout entière.

Et ce sourire, en vérité, en cette froide et brumeuse après-midi d'hiver, ce sourire nous inonde de clarté, de soleil — de jeunesse !

